

## « SOIS CALME ET SACHE QUE JE SUIS DIEU »

Deux fois, j'ai reçu des réponses rapides et directes à ma prière

Je me suis laissé tomber sur le gazon du terrain de soccer et j'ai pleuré misérablement. J'avais treize ans, étudiant à l'école secondaire en 1944 et je n'avais jamais auparavant connu autant de désespoir et de terreur. Je venais tout juste de perdre une seconde paire de broches dentaires amovibles, et je savais qu'elles valaient environ \$600.

Ce n'était pas réellement l'argent cependant; c'était la crainte en pensant à la réaction de mes parents (particulièrement celle de mon père) quand ils sauraient ce qui m'était arrivé. Quelques mois plus tôt, il y avait eu toute une scène quand j'avais perdu ma première paire. J'avais promis que jamais, au grand jamais, je ne perdrais de nouveau mes broches; et au milieu de mes larmes et de mes bonnes résolutions, la décision avait été prise, on me donnait une autre chance.

Et j'avais échoué. J'avais enlevé les broches de ma bouche et je les avais mises dans ma poche avant de prendre une course effrénée dans l'immense champ avec les autres garçons. Pendant ce qui a semblé une période interminable, avec quelques amis j'ai fait une recherche intensive tandis que la terreur montait en moi. Le terrain était si grand; mes broches si petites.

Finalement, il a bien fallu que je me rende compte de la futilité de mes recherches. Dans un état de terreur totale que je n'avais jamais connue jusqu'ici, je suis tombé à terre, presque paralysé. Cachant ma figure avec mes mains mouillées, j'ai prié Dieu désespérément: "S'il vous plaît, mon Dieu, aidez-moi à trouver mes broches! Aidez-moi! Aidez-moi!"

J'ignore combien de temps je suis resté dans cette attitude, une minute, peut-être deux, jusqu'à ce que je découvre mes yeux et mette mes bras de côté afin de me redresser pour regarder en haut. Sous ma main droite, en touchant le gazon, j'ai senti mes broches dentaires.

L'étonnement, la joie et la gratitude étaient sans égal. J'ai dit: "Merci, merci" encore et encore et j'ai promis que je n'oublierais jamais ce que Dieu avait fait pour moi en ce jour. A la suite d'une telle preuve de son existence, comment pourrais-je faire autrement?

Comment en effet? Deux ans plus tard, j'ai pris ma première cuite et pendant les vingt-et-un ans qui ont suivi, j'ai descendu graduellement dans la très familière dépendance à l'alcool. Ça

n'a pas été une soumission soudaine. Durant les premiers sept ou huit ans, je n'étais pas, dans mon opinion, un alcoolique. Et, pendant la deuxième période de sept ans, je me suis marié, j'ai eu deux beaux enfants, un bon emploi, une excellente promotion, et une maison en banlieue. C'était le "**Rêve américain**" de nouveau réalisé pour moi.

Mais à la fin (du moins, j'espère que ça été la fin) de mon ivrognerie, la bouteille m'avait mis tout à l'envers. Je m'étais cassé le cou en voyageant en motocyclette un jour où j'étais ivre jusqu'aux oreilles; j'ai été congédié de deux emplois responsables; j'ai été arrêté pour avoir troublé la paix et endommagé une propriété municipale; j'ai perdu ma femme et ma famille et chaque miette de respect de moi-même et de sentiment de faire partie de la race humaine. Il n'y avait pas de place dans cette bouteille pour Dieu.

Un horrible matin de juin 1967, tremblant et suant, j'ai téléphoné à l'Intergroupe AA en dernier ressort; je me suis rendu à New York pour parler à un homme nommé Ralph. Il était sobre, m'a-t-il dit, depuis huit mois. (Huit mois? Comment une personne peut-elle vivre si longtemps sans alcool?). Et il avait retrouvé la joie. Il a mis des notes pour moi sur une liste de réunions et m'a donné le nom d'un membre que je devais rencontrer à la réunion le même soir. **Mon expérience AA commençait.**

Ça débutait mal. Pendant le premier moi, je n'ai pas admis que j'étais alcoolique, seulement que ma vie ne s'était pas déroulée comme elle aurait dû, tenant compte de mon enfance heureuse, de mes parents dévoués, une éducation supérieure, tous les avantages qu'on peut souhaiter. Après une deuxième rechute, le 6 juillet, j'ai compris d'une façon soudaine que, oui j'étais impuissant devant l'alcool.

Quand même, ça été mal. Pendant deux mois, j'ai assisté à au moins une réunion par jour et je suis demeuré sec mais dégoûté. Chaque jour, c'était: "Pauvre moi! Tous les autres peuvent vivre. Pas moi." Vivre pour moi avant AA avait été de boire continuellement: trois ou quatre martinis le midi, quatre ou cinq avant le souper, du vin ou de la bière pendant le souper, et un digestif ensuite, seul dans ma chambre de six par neuf (prison du Y. M.C. A.). Je me débattais contre les impulsions à boire avec la désespérante certitude que je ne pourrais plus boire sans danger maintenant.

Puis, c'est arrivé. Le samedi soir de la fin de semaine de la fête du travail, je cherchais l'oubli. Je traversais ce qui était pour moi la plus

dégoûtante, la plus terrifiante expérience de ma vie. Mon monde s'écroulait autour de moi, même si je n'avais pas pris un verre depuis deux mois. Aux petites heures du matin, j'ai commencé à me tourner et me retourner dans mon lit, j'ai arpenté la pièce, j'ai juré et pleuré et je voulais me soûler. Dans le logis de mes parents, où j'étais seul pour le weekend, il y avait un cabinet à boisson bien rempli à dix pieds de moi. J'avais aussi le désir de rester sobre et de conserver les huit semaines de sobriété que j'avais accumulées. Le déchirement était incroyable puisque deux puissants désirs opposés se disputaient en moi pour me gagner. J'ai connu la terreur. Je n'avais personne sur qui compter pour de l'aide, j'étais incapable de dormir et incapable de faire face aux faits éveillés, en dernier ressort, je suis tombé à genoux dans l'obscurité de la chambre. Pour la première fois depuis près d'un quart de siècle, j'ai crié: "S'il vous plaît, mon Dieu, enlevez-moi cette soif pour l'alcool".

Il n'y eut aucune lumière vive, pas de douce brise, pas de voix ou d'apparition. Il y eut seulement un grand silence et un soulagement inexprimable. Le tourment a quitté mon corps. J'ai été capable de prendre une respiration profonde et libre, de me relever et de m'étendre sur le lit. Quelques instants plus tard, j'étais dans un profond sommeil sans rêves.

Depuis ce soir-là, j'ai recommencé à vivre. Je commence chaque jour en soumettant mon impuissance devant l'alcool à mon Être Suprême et en Lui demandant de me guider durant la journée sans un verre. En admettant la défaite j'ai reçu la victoire; en avouant ma dépendance envers Dieu et envers le

mouvement AA et en pratiquant les Étapes, j'apprends à me tenir debout sur mes deux pieds et à devenir un peu plus fort chaque jour.

Bill W., à son banquet de trente-quatrième anniversaire de sobriété, a parlé longuement de la nature de l'expérience spirituelle que chacun de nous obtient avec notre méthode. Pour quelques-uns, comme Bill, c'est dramatique; pour d'autres, et nous en connaissons plusieurs dans cette catégorie, c'est à peine visible, mais ça se voit sans erreur possible à travers le progrès régulier; physique, spirituel et moral.

Je m'inclus dans la première catégorie. Deux fois, j'ai eu le privilège d'un contact conscient direct avec Dieu. Il y a deux douzaines d'années, un petit garçon a été sauvé d'un intolérable désespoir. Vingt-quatre ans plus tard, le même petit garçon, encore petit parce que l'alcool l'avait empêché de grandir normalement jusqu'à sa maturité, a bénéficié d'un sauvetage semblable, cette fois, dans un cas de vie ou de mort. J'ai reçu la **sobriété**.

Aucune reconnaissance n'est égale à ce don. J'exprime reconnaissance, imparfaite c'est sûr, en étant raisonnablement actif dans AA, en transmettant le message, et en travaillant à me connaître et à être moi-même en toute honnêteté comme je peux le faire aujourd'hui. Lorsque ma foi faiblit, comme il arrive souvent, malgré les deux contacts conscients avec Dieu dont j'ai bénéficié: je prie qu'elle s'améliore. Je prie afin d'entendre Ses paroles: "Sois calme et sache que je suis Dieu".

**L.L. Manhattan N.Y. (AA Grapevine)**